

folio
POLICIER



JO NESBØ

THRILLER



Du sang sur la glace

FOLIO POLICIER

Jo Nesbø

Du sang
sur la glace

*Traduit du norvégien
par Céline Romand-Monnier*

Gallimard

Titre original :

BLOOD ON SNOW

© Jo Nesbø, 2015.

Published by agreement with Salomonsson Agency.

© Éditions Gallimard, 2015, pour la traduction française.

*Couverture : D'après photo © Alexandre Cappelari / Arcangel
Images.*

Né en 1960, d'abord journaliste économique, musicien, auteur interprète et leader de l'un des groupes pop les plus célèbres de Norvège, Jo Nesbø a été propulsé sur la scène littéraire en 1997 avec *L'homme chauve-souris*, récompensé en 1998 par le Glass Key Prize attribué au meilleur roman policier nordique de l'année. Il a depuis confirmé son talent en poursuivant les enquêtes de Harry Hole, personnage sensible, parfois cynique, profondément blessé, toujours entier et incapable de plier. On lui doit notamment *Rouge-Gorge*, *Rue Sans-Souci* ou *Les cafards* initialement publiés par Gaïa Éditions, mais aussi *Le sauveur*, *Le bonhomme de neige*, bientôt adapté au cinéma par Martin Scorsese, *Le léopard* et *Fantôme*, tous parus en Folio Policier. *Du sang sur la glace* sera prochainement porté à l'écran avec Leonardo DiCaprio.

1

La neige dansait comme du coton dans la lumière du réverbère. Sans direction, sans savoir si elle voulait monter ou descendre, elle se laissait simplement guider par ce foutu vent glacial qui venait des grandes ténèbres du fjord d'Oslo. Ils tourbillonnaient ensemble, le vent et la neige, tournaient et tournaient sur les quais, dans le noir, entre les hangars fermés pour la nuit. Jusqu'à ce que le vent se lasse et laisse sa partenaire de danse tout contre le mur. Mur où la neige sèche, soufflée de part en part, s'était agrégée sous les chaussures de l'homme dans la poitrine et la gorge duquel je venais de tirer.

Le sang gouttait de son col de chemise. Maintenant, ce n'est pas comme si j'en savais tellement sur la neige – ni sur quoi que ce soit d'autre, d'ailleurs –, mais j'ai lu que les cristaux de neige qui se forment par grand froid sont différents de ceux de la neige mouillée, à gros grains ou croûtée. Que c'est la forme des cristaux et la sécheresse de la neige qui font que l'hémoglobine du sang conserve sa teinte rouge profond. Quoi qu'il en soit, la neige sous lui

m'évoquait un manteau royal de pourpre et d'hermine, comme ceux des dessins du livre de contes populaires norvégiens que ma mère avait eu l'habitude de me lire. Elle aimait les contes et les rois. C'est sans doute pourquoi elle m'a donné le nom de l'un d'entre eux.

Aftenposten écrivait que si le froid continuait sur cette lancée jusqu'au Nouvel An, 1977 serait l'année la plus froide depuis la guerre, que nous nous en souviendrions comme du début de la nouvelle ère glaciaire que les chercheurs prédisaient maintenant depuis un certain temps. Enfin, j'en sais rien, moi. Tout ce que je savais, c'est que l'homme devant moi serait bientôt mort, ce tremblement du corps était sans équivoque. C'était l'un des hommes du Pêcheur. Cela n'avait rien de personnel. Et je le lui avais dit avant qu'il s'écroule, en laissant une trace de sang sur le mur en béton. Non que j'eusse pensé que cette information lui faciliterait les choses. Le jour où je me ferais moi-même abattre, j'aimerais autant que ce soit personnel. Et je ne le disais sans doute pas non plus pour éviter d'être poursuivi par son fantôme, je ne crois pas aux fantômes. C'est juste que je n'avais rien trouvé d'autre à dire. J'aurais bien entendu pu la boucler, c'est d'ailleurs ce que je fais d'habitude. Il avait donc dû y avoir quelque chose pour me rendre soudain bavard. Peut-être Noël qui serait fêté dans quelques jours. À l'approche des fêtes, nous autres humains cherchons à nous rassembler, paraît-il. Enfin, j'en sais rien, moi.

Je pensais que le sang gèlerait sur la neige et res-

terait en surface. Mais à la place, la neige le pompa, l'aspira en profondeur, le cacha, comme si elle en avait elle-même besoin. En regagnant mes pénates, je remarquai un bonhomme de neige émergeant de la congère, un aux veines à peine visibles sous le teint cadavérique de sa peau de glace. J'appelai Daniel Hoffmann d'une cabine téléphonique et lui annonçai que le travail était exécuté.

Hoffmann me répondit que c'était bien. Ne me posa, comme de coutume, aucune question. Ou il avait appris à me faire confiance au cours de ces quatre années où j'avais expédié pour lui, ou il ne *voulait* pas entendre. Le travail était accompli, pourquoi un homme comme lui serait-il allé se tracasser avec ces choses-là quand ce pour quoi il payait, c'était des tracas en moins ? Il me pria de venir au bureau le lendemain, précisant qu'il avait un nouveau travail pour moi.

« Nouveau travail ? demandai-je, sentant mon cœur faire un bond.

— Oui. Comme dans nouvelle mission.

— Ah, dans ce sens-là. »

Je raccrochai, soulagé. Car on ne peut guère m'employer à grand-chose d'autre que ce que je fais déjà.

Voici quatre boulots auxquels on ne peut pas m'employer. Conduire une voiture pour prendre la fuite. Je sais conduire vite, ce qui est une bonne chose. Mais je ne sais pas conduire de façon discrète. Or le conducteur d'une voiture qui cherche à disparaître doit savoir faire les deux. Il doit savoir conduire

de façon à n'être qu'un véhicule de plus dans la circulation. Ma conduite n'étant pas suffisamment discrète, je nous ai fait échouer en prison, moi et deux autres. J'avais roulé comme un porc, combiné chemins de forêt et routes principales et semé nos poursuivants depuis longtemps, n'étais qu'à quelques kilomètres de la frontière suédoise. J'ai levé le pied, conduit aussi lentement et scrupuleusement qu'un pépé en promenade du dimanche. Et cependant nous avons été arrêtés par une patrouille de police. Ils allaient dire ensuite qu'ils ne s'étaient pas douté le moins du monde qu'il s'agissait de la voiture du braquage, et que je n'avais ni fait d'excès de vitesse ni enfreint le code de la route. Que c'était ma *façon* de conduire. En quoi, je ne sais pas, mais ils l'avaient décrétée suspecte.

On ne peut pas m'employer au braquage. J'ai lu que plus de la moitié des employés de banque exposés à un braquage souffraient ensuite de problèmes psychologiques, certains pour le restant de leurs jours. Moi, j'en sais rien, mais en tout cas, le vieillard qui était au guichet du bureau de poste quand nous sommes entrés a été très pressé d'en avoir, des problèmes psychologiques. Il est directement tombé par terre, parce que le canon de mon fusil pointait dans sa direction, semble-t-il. C'est dans le journal du lendemain que j'ai vu qu'il avait contracté des problèmes psychologiques. Un diagnostic rapide, mais quoi qu'il en soit, s'il est une chose qu'on ne veut pas avoir, c'est des problèmes psychologiques. Je lui ai donc rendu visite à l'hôpital. Naturellement,

il ne m'a pas reconnu, je portais un masque de père Noël au bureau de poste. (Le déguisement parfait. Dans la rue, au plus intense de la ruée des fêtes, pas âme qui vive n'avait réagi au fait que trois gars en complet attirail de père Noël partaient en courant du bureau de poste avec des sacs.) Je suis resté à la porte de la chambre à observer le vieux, il était dans le lit du milieu, en train de lire *Klassekampen*, le journal communiste. Non que j'aie quelque chose contre les communistes en tant qu'individus. Enfin, si, j'ai quelque chose contre. Mais je ne *veux* pas avoir quelque chose contre eux en tant qu'individus, je pense juste qu'ils se trompent. C'est pourquoi j'ai eu un peu mauvaise conscience en m'apercevant que je me sentais beaucoup mieux parce que le gars lisait *Klassekampen*. Mais, c'est clair, il y a une différence entre un peu et beaucoup de mauvaise conscience. Et, comme je le disais, je me suis senti *beaucoup* mieux. Enfin, j'ai laissé tomber les braquages. Il se pouvait que le prochain ne soit *pas* communiste.

Et puis je ne peux pas travailler dans la drogue, c'est le numéro trois. Je n'y arrive pas, c'est tout. Non que je sois incapable de secouer les gens qui doivent de l'argent à mes patrons pour faire tomber les billets de leurs poches. Le junkie n'a qu'à s'en prendre à lui-même, et mon opinion est que les gens doivent payer pour leurs erreurs, tout simplement. Le problème est plutôt que je suis d'une nature faible et sensible, comme le disait ma mère. Elle devait s'identifier. Quoi qu'il en soit, je dois me tenir bien à l'écart de la drogue. Je suis – d'après elle – le type de

personne qui ne fait que chercher quelque chose à quoi se soumettre. Une religion, un grand frère, un chef. Ou l'alcool et la drogue. De toute façon, je ne sais pas compter non plus, j'arrive à peine à compter jusqu'à dix sans perdre ma concentration. Dommage quand on veut être dealer ou recouvrer des dettes, cela va sans dire.

Bon. Dernière chose. La prostitution. Un peu pareil : ça ne me pose pas de problème que des filles gagnent de l'argent comme elles l'entendent et qu'un gars – moi, par exemple – touche un tiers de leurs revenus pour faire en sorte qu'elles puissent se concentrer sur leur artisanat. Un bon mac vaut chaque couronne qui lui est versée, je l'ai toujours pensé. Le problème, c'est que je tombe très vite amoureux, et j'en perds de vue les affaires. Et puis, amoureux ou pas, je n'arrive pas non plus à secouer, frapper ou menacer des filles. Un truc avec ma mère, peut-être, qu'en sais-je. C'est sans doute pourquoi je ne supporte pas non plus de voir d'autres gens frapper des filles. Ça me fait péter les plombs, c'est tout. Prenez Maria, par exemple. Boiteuse et sourde-muette. Je ne sais pas quel est le lien entre les deux, probablement aucun, mais c'est comme quand vous commencez à avoir des mauvaises cartes, elles ne font que continuer de venir. Tant qu'elle y était, Maria avait aussi pour petit copain un abruti de camé. Un gars avec un beau nom français qui devait treize mille couronnes à Hoffmann pour de la dope. Je l'ai vue pour la première fois quand Pine, le maquereau en chef de Hoffmann, m'a montré du

doigt une fille en manteau cousu maison, aux cheveux relevés en chignon, comme tout droit sortie de la messe. Elle pleurait, assise sur les marches du Ridderhallen, et Pine m'a expliqué qu'elle devait travailler pour rembourser la dette de son jules. Je me suis dit que mieux valait commencer en douceur, avec juste des travaux manuels. Mais il ne s'était même pas écoulé dix secondes qu'elle bondissait hors de la première voiture dans laquelle elle était montée. Était là à brailler pendant que Pine lui beuglait dessus, croyant sans doute qu'elle l'entendrait si seulement le son était assez fort. C'était peut-être ça. Le beuglement. Et ce truc de ma mère. Toujours est-il que j'ai déjanté, donc même si, dans un sens, je comprenais les arguments que Pine essayait de lui enfoncer dans le cerveau à coups d'ondes sonores, j'ai fini par lui défoncer le buffet, à mon propre boss. Puis j'ai emmené Maria dans un appartement que je savais être à louer, et je suis allé trouver Hoffmann pour lui dire qu'on ne pouvait pas m'employer comme souteneur non plus.

Mais Hoffmann m'a répondu – et je n'avais d'ailleurs rien à y redire – qu'il ne pouvait pas laisser les gens échapper à leurs dettes, que ce genre de choses influait vite sur la discipline de paiement d'autres clients plus importants. Sachant donc que Pine et Hoffmann en avaient après la fille qui avait été assez bête pour assumer la dette de son petit copain, j'ai cherché le Français jusqu'à ce que je le retrouve dans un appartement communautaire de Fagerborg. Il était aussi intoxiqué que fauché, et j'ai donc com-

pris que je pouvais secouer tant que je voulais, je ne ferais pas tomber le moindre kopeck de ses poches. Je l'ai prévenu que s'il faisait ne serait-ce qu'approcher encore de Maria, je lui enfoncerais l'os du nez dans le cerveau. À vrai dire, je doute qu'il soit resté quoi que ce soit de l'un comme de l'autre. Puis je suis allé voir Hoffmann, lui ai dit que le petit copain était enfin tombé sur de l'argent et lui ai donné treize plaques, en ajoutant que je parlais du principe que la saison de la chasse à la fille était ainsi fermée.

Je ne sais pas si Maria avait consommé pendant qu'elle sortait avec son type, si elle aussi était du genre à rechercher la soumission, mais elle avait en tout cas l'air clean maintenant. Travaillait dans une épicerie où j'allais parfois vérifier que tout se passait bien, que le petit copain toxico ne refaisait pas surface pour l'entraîner de nouveau au fond. Je veillais bien entendu à ce qu'elle ne me voie pas, me contentais de rester dehors dans le noir à regarder dans le magasin éclairé, la voyais à la caisse taper le prix des marchandises et pointer le doigt sur une autre caissière quand on lui parlait. Je suppose que nous avons tous parfois besoin de sentir que nous sommes à la hauteur de nos parents. Je ne vois pas du tout à la hauteur de quoi chez mon père j'aurais pu m'élever, mais sans doute s'agissait-il là de ma mère. Elle savait mieux prendre soin des autres que d'elle-même, et je le voyais sans doute comme une sorte d'idéal, à l'époque. Dieu seul le sait. De toute façon, je n'avais pas grand-chose à quoi dépenser l'argent que je gagnais chez Hoffmann. Quelle importance

alors si je distribuais une carte acceptable à une fille qui avait obtenu une main si miteuse ?

Donc. En résumé, nous pouvons formuler les choses ainsi : je n'arrive pas à rouler lentement, je suis soft comme du beurre, je tombe bien trop facilement amoureux, je perds la tête quand je suis furieux, et je suis mauvais en maths. J'ai lu un ou deux trucs, mais j'en sais bien peu et en tout cas pas le genre de choses qui peuvent être utiles. Et j'écris plus lentement que ne se forme une stalactite.

Alors à quoi diable un homme comme Daniel Hoffmann pouvait-il employer un homme comme moi ?

La réponse est – comme vous l'aviez peut-être déjà déduit – expéditeur.

Je n'ai pas besoin de conduire, je tue essentiellement des gens du type hommes qui le méritent, et il n'y a aucun problème d'arithmétique complexe. Du moins, il n'y en avait pas eu jusqu'à ce jour.

Où les problèmes d'arithmétique étaient au nombre de deux.

Le premier, tout d'abord, un problème permanent : quand exactement en connaît-on assez sur son patron qu'il commence à s'inquiéter, qu'on sait qu'il commence à s'interroger sur l'opportunité d'expédier son expéditeur ? C'est comme la veuve noire, pas vrai ? Non que j'en sache long sur l'arachnologie ou je-ne-sais-quoi, mais ne se trouve-t-il pas que la veuve se laisse baiser par le mâle, qui est bien plus petit qu'elle ? Et que, quand il a fini et qu'elle n'a plus besoin de lui, elle le dévore ? Dans *Le Règne*

animal 4 : Insectes et arachnides de la bibliothèque Deichman, il y a en tout cas une photo d'une veuve noire avec, pendant de son orifice génital, le pédipalpe sectionné du mâle, qui disons est la bite de l'araignée. On y voit aussi la marque rouge sang, en forme de sablier, que la femelle a sur le ventre. Car le sable s'écoule, espèce de pathétique petite araignée mâle en rut, et il faut connaître tes horaires de visite. Ou, plus exactement, l'heure à laquelle les visites se terminent. Et voir à te sortir de là fissa et te tirer, qu'il pleuve ou qu'il neige, avec deux balles dans le flanc ou pas, il ne te reste qu'à aller trouver la seule qui puisse te sauver.

C'était comme ça que je voyais la situation. Fais ce que tu as à faire, mais n'approche pas trop près.

Et c'est pourquoi la nouvelle mission que m'avait confiée Hoffmann me défrisait fortement.

Il voulait que j'expédie sa femme.

« Je veux que tu fasses en sorte que ça ait l'air d'un cambriolage, Olav.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il faut que ça ait l'air d'autre chose que ce que c'est, Olav. La police s'indigne toujours quand des civils y passent. Fait du zèle dans son enquête. Et quand une femme qui a un amant est retrouvée morte, tout pointe vers le mari. Dans quatre-vingt-dix pour cent des cas, à juste titre, naturellement.

— Soixante-quatorze, sir.

— Pardon ?

— Juste une chose que j'ai lue, sir. »

Maintenant, aussi haut qu'ils puissent se situer dans la hiérarchie, nous n'avons pas coutume d'appeler les gens « sir » en Norvège. À l'exception de la famille royale, naturellement, à laquelle on s'adresse en disant Votre Altesse Royale. Ce que Daniel Hoffmann eût sans doute préféré. Le titre « sir » était une chose qu'il avait importée d'Angleterre, avec son mobilier en cuir, ses bibliothèques en acajou rouge et

ses livres reliés de cuir aux pages jaunies non lues, sûrement des classiques anglais, qu'en sais-je, je ne reconnaissais que les habituels : Dickens, Brontë, Austen. Quoi qu'il en soit, les auteurs morts rendaient l'air de son bureau si sec que je recrachais de la cellulose réduite en poussière longtemps après mes visites. Je ne sais pas exactement ce qui dans l'Angleterre fascinait ainsi Hoffmann, mais je sais qu'il y avait effectué un bref séjour d'études et en était rentré avec une valise pleine de costumes en tweed, d'ambition et d'affectations de langage en anglais d'Oxford avec accent norvégien. Mais sans diplôme ni connaissances, à part que c'est l'argent qui décide. Et que si l'on veut réussir dans les affaires, il faut miser là où la concurrence est la plus faible. Ce qui à l'époque, à Oslo, était le marché des putes. Je crois bel et bien que son analyse avait été aussi simpliste. Et Daniel Hoffmann avait compris que dans un marché gouverné par des charlatans, des imbéciles et des amateurs, même une médiocrité pouvait devenir altesse royale. La question était juste de savoir si l'on avait la flexibilité morale requise pour, au quotidien, recruter des jeunes femmes et les envoyer dans la prostitution. Et après s'être tâté un peu, Daniel Hoffmann avait conclu qu'il l'avait. Quand, quelques années plus tard, il s'était étendu au marché de l'héroïne, il était déjà un homme se considérant lui-même comme une réussite. Et comme le marché de l'héroïne à Oslo avait jusqu'alors été gouverné par des gens qui non seulement étaient des charlatans, des imbéciles et des

DU MÊME AUTEUR

Chez Gaïa Éditions

RUE SANS-SOUCI, 2005, Folio Policier n° 480.

ROUGE-GORGE, 2004, Folio Policier n° 450.

LES CAFARDS, 2003, Folio Policier n° 418.

L'HOMME CHAUVE-SOURIS, 2003, Folio Policier n° 366.

Aux Éditions Gallimard

Dans la Série Noire

SOLEIL DE NUIT, 2016.

LE FILS, 2015.

DU SANG SUR LA GLACE, I, 2015, Folio Policier n° 793.

POLICE, 2014, Folio Policier n° 762.

FANTÔME, 2013, Folio Policier n° 741.

LE LÉOPARD, 2011, Folio Policier n° 659.

CHASSEURS DE TÊTES, 2009, Folio Policier n° 608.

LE BONHOMME DE NEIGE, 2008, Folio Policier n° 575.

LE SAUVEUR, 2007, Folio Policier n° 552.

L'ÉTOILE DU DIABLE, 2006, Folio Policier n° 527.

Dans la collection Folio Policier

L'INSPECTEUR HARRY HOLE. L'intégrale, 1 : L'homme chauve-souris – Les cafards, n° 770.

Aux Éditions Bayard Jeunesse

LA POUDRE À PROUT DU PROFESSEUR SERAPHIN, vol. 1, 2009.

« Une intrigue décalée, drôle, toujours surprenante, avec un héros dyslexique qui prend ses rêves et sentiments pour la réalité. »

MICHEL ABESCAT, *TÉLÉRAMA*

Du sang sur la glace

TRADUIT DU NORVÉGIEN PAR CÉLINE ROMAND-MONNIER

Pas évident de partager la vie de quelqu'un quand on est « expéditeur » à la solde de Daniel Hoffmann, l'un des plus gros trafiquants d'Oslo... Mais, lorsque votre patron vous demande d'expédier sa jeune et belle épouse infidèle et que vous tombez amoureux de votre cible, les choses se compliquent singulièrement.

JO NESBØ

Né en 1960, Jo Nesbø a été propulsé sur la scène littéraire avec *L'homme chauve-souris*, récompensé en 1998 par le Glass Key Prize attribué au meilleur roman policier nordique de l'année. Il a depuis confirmé son talent en poursuivant les enquêtes de l'inspecteur Harry Hole. *Du sang sur la glace* sera bientôt porté à l'écran avec Leonardo DiCaprio.